



Gravure: Bernard Boutel de Monvel, Fables choisies

Le loup et le chien La Fontaine, **Fables**, livre 1 (1668)

Jean de La Fontaine (1621-1695) reste connu comme l'auteur qui réhabilite le genre un peu oublié de la fable, telle qu'il a pu être développé dans l'Antiquité par le grec Esopé au VI^{ème} siècle avant J.C ou le romain Phèdre au premier siècle (après JC). Trois publications (en 1668 pour les six premiers livres; en 1678 pour les livres VII à XI; en 1695 pour le douzième livre) présentent

ainsi les 243 fables composées par le poète. Ecrites en vers, utilisant des mètres divers, les **Fables** de La Fontaine mettent le plus souvent en scène des animaux, représentatifs des défauts humains, afin de réformer ces comportements, en proposant une "morale", un précepte qu'il conviendrait de suivre. Mais les **Fables** de La Fontaine obéissent-elles toutes à ce schéma? Quelle morale La Fontaine veut-il nous faire entendre avec *le Loup et le chien*, et comment procède-t-il?

I Le petit théâtre de la Fontaine

« Le monde est vieux, dit-on ; je le crois, cependant
Il le faut amuser encor comme un enfant »

« *Le pouvoir des fables* », Livre VIII, 4

La valeur pédagogique des Fables n'est rendue possible que par le choix d'une forme divertissante, susceptible d'intéresser le lecteur. Pour ce faire LF accentue la dimension théâtrale de la fable.

1) Une construction rigoureuse, presque équivalente aux cinq actes d'une tragédie bien constituée :

- Vers 1 à 9 : exposition, acte 1
- Vers 10 à 31 : déroulement de l'action : le loup prêt à suivre le chien. Le transition entre deux actes pourrait se faire avec l'intervention du loup au vers 22.
- Vers 32 à 37 : péripétie (le cou du chien pelé) : retournement de l'action (acte IV)
- Vers 38 à 41 : conclusion (acte V).

2) L'importance du dialogue

Sur les 41 vers de la fable, 25 sont consacrés au seul dialogue, 16 vers seulement pour la narration. Celle-ci, de fait, se réduit de plus en plus: 11 vers d'introduction (présentation des personnages), 3 vers de transition, au moment où chien et loup font route ensemble, un vers de conclusion en forme de pirouette.

L'emploi du présent de narration « **rencontre** », « **l'aborde** », « **entre en propos** », « **fait compliment** », « **se forge** » allège également le récit au profit du dialogue entre les deux personnages (Style



Illustration de Granville

direct introduit : « **répartit** », « **reprit** », « **dit** », « **lui dit-il** », « **dit le Loup** ».

Ainsi, comme au théâtre, la parole est pouvoir : autant le chien la monopolise au début de la fable (15 vers pour le chien, 1 vers pour le loup), autant le loup se la réapproprie dans les derniers vers (dernières paroles prononcées : celles, définitives, du loup).

3) Le refus de l'accessoire

La fable en elle-même est extrêmement concentrée : aucun détail n'est développé de manière ornementale, et l'ensemble est très rigoureux : LF use de véritables raccourcis « **Chemin faisant** », « **entre en propos** », « **et lui fait compliment sur son embonpoint qu'il admire** » (discours narrativisé, on est très loin du corbeau et du renard). La conclusion elle-même est brève, la pesanteur de l'alexandrin étant brisée par les accents et les jeux de sonorités :

« Cela dit,/ Maître Loup/ s'enfuit/, et court encore »
3 3 2 4

Ce qui met évidemment en relief la rapidité même de cette fuite. Le jeu sur les différentes valeurs du présents, présent de narration (?) et présent d'énonciation accentue la légèreté et la valeur apparemment humoristique de cette conclusion.

Forme théâtrale parfaitement adaptée ici dans la mesure où se trouvent en présence deux animaux rigoureusement opposés dont l'affrontement physique est exclu dès le début : ne subsiste donc que l'affrontement oral.

II Deux modes de vies opposés

La fable pose un véritable dilemme : pour vivre, il n'y a que deux possibilités : accepter soit la faim, soit la soumission.



1) Le choix du loup : la faim

Le début de la fable présente le loup dans un état déplorable (formule hyperbolique : « **n'avait que les os et la peau** », image forte, un seul décasyllabe), à tel point qu'il se sent incapable d'attaquer le chien.

A l'inverse le chien se caractérise essentiellement par la bonne nourriture : sa description, elle-même bien nourrie, accumule les adjectifs : le premier « **gras** », renforcé par la mention de son « **embonpoint** » au vers 12 est l'élément dont découlent tous les autres : « **beau** », « **poli** » (« Dont le poil est luisant », dictionnaire Littré, sens cité avec l'exemple de La Fontaine), et justifie la force du chien : « **puissant** » « **de taille à se défendre hardiment** ».

L'essentiel de la conversation porte également sur la nourriture : « **aussi gras que moi** », « **mourir de faim** », « **franche lippée** », « **reliefs** », « **os de poulets** », « **os de pigeons** », « **tous vos repas** ». Dans le même ordre d'idée, tous ceux qui ne mangent pas à leur faim sont proprement méprisés dans le discours du chien : « **misérables** », « **cancre, hères et pauvres diables** », « **gens portant bâtons et mendiants** » : ainsi aux dires du chien, le monde se divise en deux catégories : ceux qui mangent à leur faim, et les autres, les imbéciles qui n'ont pas encore compris comment fonctionnait le monde.

2) Le choix du chien : la soumission

Evidemment tout se paye : le loup lui-même n'est pas dupe, puisqu'il pose la question « **Que me faudra-t-il faire ?** » (Utilisation d'un verbe d'obligation : falloir). Placés à la rime : **faire-complaire-salaire**... Si dans un premier temps le chien évoque le rôle traditionnel de l'animal (monter la garde, décourager les importuns, LF joue le jeu de l'animalisation), c'est tout de même la soumission qui revient ensuite en force : « **Flatter ceux du logis, à son maître complaire** » (construction en chiasme, valeur péjorative des deux verbes, image du courtisan, on revient à l'humain). La soumission est de plus illustrée de manière magistrale par l'image du collier : restriction effective de la liberté (l'adjectif « **attaché** » est répété deux fois, en opposition à l'idée de liberté évoquée par le verbe « **courir** », également employé deux fois), mais « le collier » ajoute une idée de souffrance physique, avec l'adjectif « **pelé** » rejeté en fin de vers. De plus, la soumission absolue qu'il suggère justifie la soudaine honte du chien, l'alexandrin 33 accentuant l'opposition entre ses réticences (« **Rien** », « **peu de chose** »), et les interrogations méfiantes du loup : « **Qu'est-ce là ?** » « **Quoi, rien ?** ».

3) Vive la liberté ?

Entre deux maux, il faut choisir le moindre ? Mais quel est le moindre ? Mieux vaut la faim que la servitude ? La fin de la fable semble suggérer cette morale : le conflit des valeurs (« **Mais qu'importe** » // « **il importe si bien** » ; idem vocabulaire de l'estimation : « **à ce prix** », « **d'un trésor** ») penche en faveur du loup, qui devient « **Maître Loup** », et semble bénéficier de la sympathie du fabuliste. Dans le contexte du XVIII^{ème}, on peut rappeler les démêlés de LF avec le roi, ses critiques à l'égard de la cour et des courtisans (Valeur propre : « **Tout à la pointe de l'épée** » ?). idem « **Sire** », caractérisation de l'aristocratie en butte à la monarchie de plus en plus absolue.

Mais le recours aux animaux permet une valeur plus universelle, et le sens de la fable dès lors s'opacifie : car finalement y-a-t-il véritablement choix de vie ? La fin de la fable résout-elle quoi que ce soit ?

III Une vision pessimiste

En fait, il n'y a pas véritablement d'enjeu dans la fable : chacun reste à sa place et ces places sont proprement antagonistes.

1) Deux animaux opposés

Peut-être de la même famille à l'origine, mais malgré tout une opposition irréductible :

- Le chien, animal domestique qui se retrouve face au loup de manière inexplicable : « **fourvoyé** », « **par mégarde** ».
- Le loup, animal sauvage (celui qui vit « **dans les bois** », la forêt comme lieu dangereux, associé à la sauvagerie). Image traditionnelle du loup.

Cette opposition est renforcée dès le début : dans la mesure où LF précise que le loup meurt de faim à cause des chiens qui protègent les troupeaux (les deux premiers vers évoquent l'effet puis la cause), mais surtout par le fait que l'idée première du loup est d'attaquer le chien (vocabulaire du combat : « **l'attaquer** », « **le mettre en quartiers** », « **livrer bataille** », « **se défendre hardiment** »).

Ainsi dès le début de la fable, on ne peut croire à une quelconque efficacité du dialogue : il est impossible que les loups deviennent des chiens.



Image d'Epinal

2) La supériorité du loup

Toute la fable est orientée sur lui (à commencer par le titre : Le loup **et** le Chien). Fait preuve de qualités de ruse (Valeur expressive du « **donc** » : le loup n'est pas lâche vis à vis du chien, il est calculateur). La rupture du passé simple « **Il vit** » manifeste aussi son observation et sa méfiance instinctive.

A l'inverse, le chien est présenté comme un peu stupide : malgré le ton protecteur et les conseils qu'il semble donner (emploi d'impératifs « **Quittez** », « **Suivez** »), il reconnaît la valeur du loup qu'il appelle « **Beau Sire** », et c'est bien lui qui cherche à l'appriivoiser : celui-ci, maigre et affamé, serait-il donc dangereux ?

Quant à son discours, il multiplie les maladresses : un « **presque rien** », suivie d'une énumération en trois infinitifs, un « **salair**e », présenté comme important (« **force** », « **de toutes les façons** », allitérations en f), mais qui se limite à des restes (« **reliefs** », « **os de poulets** », « **os de pigeons** », de plus en plus petits). L'incapacité finale du chien à cacher la vérité de sa triste condition montre que son assurance n'est qu'un leurre, et il n'est pas sûr que le fabuliste n'utilise l'hyperbole que pour souligner l'impossible métamorphose du loup : comment prendre au sérieux des expressions comme « **se forge une félicité** » (allitérations en f), ou « **pleurer de tendresse** » ???

Moyennant quoi, chacun reste lui-même, et la fable renvoie chacun chez soi : le chien retourne à son collier, et le loup à ses bois...mais aussi à sa misère et à sa faim.

Conclusion

Bref, il y a des loups, et il y a des chiens. Les chiens se soumettent, mangent à leur faim et subissent des humiliations dont ils sont conscients. Les loups restent des loups, ils ont plus de fierté et d'indépendance, mais ils n'en continuent pas moins à crever de faim. Les deux catégories de personnages se méfient l'un de l'autre ou se méprisent. Aucun changement n'est véritablement possible: La Fontaine ne délivre aucune morale au sens véritable du terme.

C'est pourtant un "moraliste" au sens premier: il observe et décrit les comportements des hommes, mais force est de constater que l'image qu'il donne de la société humaine est bien loin de la tranquille bonhomie qu'on attribue généralement au fabuliste : il faut se méfier des fables. Car le recours aux animaux, souvent associés à un monde enfantin, cache souvent la cruauté de l'univers d'un poète, qui a dû lui même recourir au masque pour épargner sa vie.

